

Prise de Houellebecq à Edimbourg

Notre objet d'étude est parti s'acheter une veste Barbour pour compléter sa panoplie de "Zarathoustra des classes moyennes" ! » blague Gavin Bowd, le jovial traducteur écossais de Houellebecq, lors du premier colloque consacré à son œuvre, qu'il a organisé les 28 et 29 octobre à Edimbourg. Quelques minutes plus tard, Houellebecq revient bredouille, déçu ne n'avoir pu s'acheter la veste de chasse en question, très prisée par les grands bourgeois anglais et les BCBG français. « Si j'ai le prix Goncourt, ce serait pourtant pas mal que j'aie un Barbour, ça fait plus respectable..., explique-t-il, clope au bec. La dernière fois que j'ai eu un prix littéraire en France, la presse m'a accusé d'être venu habillé en clochard exprès pour humilier le jury ! En fait, je n'avais pas de quoi me changer... »

C'est la seule absence que s'autorise, pendant les deux jours du colloque, l'écrivain, qui suit studieusement la vingtaine de communications, visiblement ravi d'être pris au sérieux par les universitaires venus de toute l'Europe disséquer son œuvre.

A fait également de voyage d'Edimbourg, une étudiante de 25 ans, inconditionnelle, qui confie avoir lu dix fois « Les particules élémentaires » et pleure chaque fois plus fort à certains passages. Tandis qu'un journaliste du magazine anglais pour homme « Arena », à l'accent cockney, traque les témoignages prouvant que « Houellebecq est le héros de la nouvelle génération », une équipe télé de la BBC tente à plusieurs reprises d'interviewer le monstre sacré, qui s'en débarrasse en ces termes : « Je n'ai pas envie de parler... Non, ni aujourd'hui ni demain : je ne parlerai pas avant huit jours ! » Avant de lâcher, un peu plus tard, ce commentaire à propos de la photo suggestive d'une fille dans l'eau ornant la traduction anglaise de son dernier roman : « J'aurais préféré une salope innocente... »

Acme du colloque : une escadre de spécialistes distingués d'Oxford, de Cambridge et de Glasgow fonce en piqué sur le thème du sexe, omniprésent dans l'œuvre. L'un détaille sous toutes ses faces le *phallus abject* de Houellebecq comme s'il parlait de la chose et non du texte, et l'autre s'étend avec grâce, et en français s'il vous plaît, sur les « *partouzes partout* » qui figurent des parenthèses de bonheur dans le roman. Moment de franche hilarité quand une intervenante explique : « Le narrateur Michel se masturbe sur un catalogue de Monoprix... – Non, des Trois-Suisses », corrige l'auteur d'une voix faible. Et bouffée d'espièglerie enfantine de l'écrivain, qui rigole à la lecture par les orateurs de ses propres citations, comme « Elle avait dû lire ça dans Freud ou dans "Mickey parade" », ou bien « Il bandait comme un rat » : là, Houellebecq, décidément détendu, s'écoule littéralement de rire sur sa chaise... Explication fournie lors du dîner de clôture du colloque : « Avec le temps, j'oublie ce que j'ai écrit, et les phrases me font de nouveau rire. Ce qui est drôle en l'occurrence, c'est qu'on oublie que les rats ont une sexualité, qu'ils ont un pénis... Il faudrait créer une "rat's pride", avec des panneaux "Halte au mépris des rats" ! »

Bref, un moment de zen et de satisfaction personnelle pour l'écrivain français, avant de retrouver l'enfer parisien des prix littéraires. « C'est bien d'avoir de jeunes lectrices de 25 ans qui croient à mes personnages et m'écrivent : "Esther, c'est une salope, mais Isabelle je l'aime." » Ou bien de rencontrer de vraies enthousiastes : « A Rome, une Roumaine m'a reconnu, elle s'est mise à sauter sur place. She jumped ! Jamais une française ou une anglaise ne sauterait... » Mais c'est tout aussi gratifiant, avoue-t-il, de se voir étudié, à l'autre bout du spectre, par de respectables universitaires. Surtout lorsqu'ils vous comparent le plus scientifiquement du monde à Maupassant Proust ou Baudelaire !

Et penser que tout ce petit monde de profs et d'étudiants risque de finir cruellement croqué ou cloné dans son prochain roman...

David Fontaine